

La culture, maintenant. Une résistance au coeur du bruit

Marie-Andrée Beaudet

Numéro 200, janvier–février 2005

Les enseignements de la culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18822ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudet, M.-A. (2005). La culture, maintenant. Une résistance au coeur du bruit. *Spirale*, (200), 98–98.

LA CULTURE, MAINTENANT. UNE RÉSISTANCE AU CŒUR DU BRUIT

C’EST QUI me vient immédiatement à l’esprit quand je tente de comparer la situation actuelle de la culture avec la situation qui prévalait au Québec il y a trente ans, c’est la disparition des grandes voix individuelles, ces voix qui, tout en étant profondément personnelles et traversées de contradictions, avaient socialement valeur de témoignage et d’espérance. Autant la production abonde, autant les discours qui les fondent et les accompagnent semblent s’amenuiser, se fondre dans la cacophonie ambiante et le bavardage publicitaire. Comment s’y retrouver, retrouver son bien et du sens dans un espace culturel de plus en plus voué à l’addition et à la surenchère médiatique, au bruit? Le phénomène bien sûr ne se restreint pas au Québec. On le constate ailleurs, mais il prend ici des proportions plus alarmantes du fait de l’étroitesse du milieu et de la faiblesse de nos héritages.

On a pu croire dans les années soixante et soixante-dix que les penseurs et les artistes, portés par les vents du changement qui secouaient les assises d’une société dont les intellectuels dénonçaient depuis longtemps le passésisme et la sclérose, allaient demeurer les figures de proue qu’ils avaient su représenter pour deux générations. Pas tous évidemment, mais assez nombreux dans les divers domaines de l’activité artistique et intellectuelle pour s’imposer socialement comme groupe-phare. Les valeurs néolibérales des années quatre-vingt et surtout quatre-vingt-dix ont radicalement transformé la donne et le paysage. En un sens, la mort d’Aquin en 1977, comme on l’a dit en France à propos de la mort de Sartre, signe peut-être la fin d’une époque riche en grandes figures emblématiques. Depuis, nous ne faisons que cumuler les pertes.

De ces années, comment ne pas être nostalgique? La parution d’un recueil de poésie, d’un roman ou d’un essai prenait valeur d’événement, à la fois personnel et social. La production était évidemment moins abondante, mais les œuvres, que ce soient celles de Ducharme, de Miron, de Dumont, se voyaient accueillies à la fois par la critique et les lecteurs comme des preuves d’existence et de vitalité culturelle. Quelque chose de nous se disait en elles. De ce que nous étions individuellement et collective-

ment. Du passé et de l’avenir de chacun et de tous. Cette rencontre de l’art et du politique, en son sens le plus large, était un fait exceptionnel. Un fait d’histoire. Nous l’ignorions alors. Nous le savons maintenant.

Les mondes se sont disjointes. Les discours se sont spécialisés. L’université n’a pas échappé à ces vents mauvais. Les grands universitaires, comme Fernand Dumont, qui intervenaient dans les débats de société (la langue, la culture, le destin collectif), ont cédé la place à des travailleurs intellectuels (porte-parole autorisés d’une économie du savoir), plus occupés à rédiger des rapports, à demander des subventions qu’à partager une réflexion commune sur le sort du monde et de la culture qui est la nôtre.

La figure du spécialiste, de l’expert, a remplacé celle de l’intellectuel, au sens où l’affaire Dreyfus l’a définie. Le spécialiste parle depuis les intérêts de sa discipline, de son travail, l’intellectuel depuis une situation sociale ou culturelle. La différence est considérable et élève désormais des frontières de plus en plus étanches entre les domaines et les discours. Le propre des grandes voix consiste justement à ignorer ces frontières, à s’élever au-dessus des intérêts singuliers pour offrir aux situations auxquelles fait face le plus grand nombre une compréhension approfondie et critique. Non pas un regard au-dessus de la mêlée, mais au contraire un regard immergé qui cherche depuis une situation, depuis des valeurs et depuis une histoire à donner du sens à ce qui arrive.

Les signes de cette mutation sont nombreux. Les derniers en lice sont la disparition de la chaîne culturelle de Radio-Canada et le ridicule espace, plus promotionnel que réflexif, accordé à la littérature et aux arts dans les journaux et les programmations radiophoniques et télévisuelles. Comme s’il fallait à tout prix réduire au maximum le temps accordé à la pensée, éviter d’ennuyer en étant sérieux et en abordant des sujets graves (ce que ne cessent de répéter les deux sympathiques animateurs de la seule émission littéraire proposée par Télé-Québec). Cette fausse bonne humeur qui sévit partout fut de tout temps le grand travestissement de la bêtise. Nous sommes entrés dans le règne du bruissement du vide. Dans un éternel présent qui

s’agite, sourire niais aux lèvres, aux portes du temps et de l’histoire. À distance de la vie.

On le constate tous les jours. L’espace consacré à la culture ne cesse de se fragmenter. La parole qui la porte ne cesse de se déporter du côté de la réclame et du divertissement. De toute évidence, l’époque craint le temps (la durée, la lenteur) et le silence. En somme, tout ce qui permet aux voix singulières de se construire, de s’exprimer et de fonder la légitimité d’une parole. Chacun reconnaît dans sa vie personnelle cette disparition du temps long, d’un temps continu, d’un temps plein qui permet d’approfondir un sujet, de développer une pensée. D’un temps qui permet aussi aux lecteurs (auditeurs, spectateurs, téléspectateurs) de connaître et de situer celui qui parle, présente ou commente une œuvre, émet un point de vue sur un fait de culture ou de société.

De qui attendons-nous aujourd’hui les indignations, les réflexions pour éclairer ce qui advient et dégager l’espace des possibles? Qui sont aujourd’hui les grandes voix qui viennent offrir du sens à nos expériences du temps et de la culture?

L’époque actuelle, à bien des égards, peut faire penser aux années cinquante, le dénuement matériel et institutionnel en moins. Le dedans et le dehors, pour emprunter les mots de Gaston Miron, ne coïncident plus. Le bruit que font le monde et la culture à l’extérieur ne révèle plus rien de ce qui se trame à l’intérieur de chacun et de tous. Cette déchirure peut cependant, comme dans les années cinquante, être porteuse de résistance, de changement. D’une forme de résistance où les éléments novateurs n’émergent pas encore au grand jour, où les véritables foyers de création demeurent encore marginaux, souterrains.

Contre toute attente, c’est ma conviction profonde que de nouvelles voix sont présentement en gestation. L’émergence de nouvelles revues, de positions sensibles à la dimension politique des réalités esthétiques laisse entrevoir la possibilité d’un espace moins largement soumis au bruit et à la fureur d’une époque, il faut bien le dire, présentement aussi privée de grandes voix que d’horizon.

Marie-Andrée Beaudet